

DES COCCINELLES  
DANS DES NOYAUX DE CERISE



NAN AUROUSSEAU

---

DES COCCINELLES  
DANS DES  
NOYAUX DE CERISE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017  
ISBN : 978-2-283-02963-3

« Quand l'un de nous deux sera mort,  
j'irai m'installer sur la Riviera. »

Lapsus relevé par Carl Gustav Jung,  
laissant entrevoir une préméditation de  
meurtre.



# 1

Un loup dans la jungle, voilà ce que je suis. Un inadapté, un solitaire avec la rage au ventre parce qu'on m'a toujours méprisé. Une gueule un peu en biais, c'est vrai, une carcasse d'oiseau de proie qu'a rien croûté depuis six mois, et alors? Je suis né dans la mort pour résumer. Parce que je suis un survivant. Les toubibs ont maintenu ma mère en vie pour que je naisse. Ils l'ont maintenue six mois. Elle avait ramassé un barillet de 357 magnum dans la tête par un retraité qu'elle cambriolait alors qu'elle était enceinte de trois mois. Ça faisait la quatrième fois qu'elle le cambriolait. Il en a eu marre et il l'a attendue avec le 357, caché dans l'ombre de sa chambre, à côté de l'armoire.

Après ma naissance j'ai été confié à mes grands-parents. On a jamais su qui était

mon père, un voyou certainement, comme ma mère, un toxico qui malheureusement n'a jamais tué personne parce qu'on a jamais retrouvé son ADN nulle part. J'ai pas eu droit au sein, pas eu droit à la chaleur maternelle durant le peu de temps qu'a duré mon enfance. Les premiers mois ça a été comme la gestation pour les truies, ni plus ni moins. Le ventre de ma mère était maintenu artificiellement en vie dans un abattoir, enfin c'est l'idée que je me fais de l'hôpital, et c'est pour ça que j'aime pas y envoyer les gens si je peux leur éviter ça. On est pas des sauvages quand même. Ma mère elle était morte cliniquement le soir même mais moi j'étais vivant en elle. Ils ont pris cette décision en s'essuyant les mains sur leur blouse blanche. Je la regrette pas, je leur en veux pas. Il en faut des blouses blanches. C'est vrai aussi que la vie est une fosse à merde et parfois on en reprend une louche. Je suis assez vieux maintenant, j'ai passé la quarantaine. J'ai connu plein d'aventures, j'ai eu des femmes, pas d'enfant. Chaque fois il y a eu un pépin avec les femmes. Je préfère pas trop en



parler. Il y a quelque chose de mort en moi, c'est ma mère. Les femmes, au bout d'un certain temps elles le sentent alors il y a un pépin. C'est comme ça, je suis comme ça, c'est la vérité. Même quand je le dis pas elles le sentent, elles disent « Je sais pas c'est bizarre mais il y a quelque chose qui va pas chez toi, comme un os dans ton cœur ». C'est l'os de ma mère mais je peux pas le dire parce qu'alors là elles se sauveraient en courant. Vous imaginez le type qui annonce froidement « J'ai vécu dans un cadavre pendant six mois sur un lit d'hôpital » ?

Enfin je m'en fous de tout ça, c'est du passé, j'y pense pas si souvent que ça. C'est pour ça que j'aime pas les retraités mais je le cache. C'est très mal vu de pas aimer les retraités dans un pays qui en est plein à craquer, un pays de vieux cons en phase terminale.

Le type attendait dans l'ombre avec le revolver. Elle est entrée par la fenêtre comme elle faisait toujours et elle n'a rien vu venir. Il lui a tiré dessus sans sommation. Il a pas été condamné parce qu'il était en légitime

défense. Elle était pas armée pourtant mais bon, je vais arrêter avec ça parce que je voudrais pas me mettre les retraités de la fonction publique à dos. Lui il était comme ça, d'autres auraient réagi différemment, ils auraient appelé la police. Ma mère était toxico, elle volait pour se payer ses doses, rien d'autre. Elle venait lui piquer sa pension assez régulièrement. Elle était pas futée ma mère il semblerait pour cambrioler toujours le même pavillon en passant par la même fenêtre pendant qu'il faisait sa sieste. C'est une histoire complètement nulle, je sais, je fais avec depuis le premier jour. J'ai une photo de ma mère, elle était belle. Je suis laid du côté de mon père certainement. Je lui en veux pas non plus à mon père. J'en veux juste à la jungle tout entière.

Aujourd'hui je vais vachement bien. J'ai des projets, deux. C'est déjà beaucoup. Des gros projets. Enfin j'en ai un qui est déjà bien avancé et qui j'espère va tourner à mon avantage. Pas sûr. C'est plein de zones d'ombre encore, ça joue sur de l'improvisation. J'en suis à l'étape deux. J'ai quand même une amie, une femme, ma femme, elle est pas trop vieille mais elle est laide, c'est une vraie conne et elle m'aime. Faut être taré pour m'aimer. Enfin c'est ce qu'elle dit, elle dit « Je t'aime mon amour ». Parfois elle m'appelle « Mamour ». Ça m'énerve mais je lui dis pas. Je lui dis jamais rien ou presque parce que pour moi parler c'est un peu comme chier dans son froc. Je ferme mon cul comme on dit. Avec elle aussi il y aura un pépin, sûr. Elle a une

drôle de conception de l'amour, l'amour vache. À son niveau intellectuel ça doit s'appeler autrement, c'est un peu comme si elle jouait aux cubes, qu'elle arrivait pas à les superposer et alors elle s'énerve comme une môme de six ans et elle balance un grand coup de pied dans le tas. Les cubes c'est moi parce que j'ai compris un truc avec elle : elle ne me voit pas en entier, des fois elle me prend pour Clint Eastwood, alors là elle m'adore, et parfois elle me voit seulement en partie.

– On dirait des cubes.

C'est ce qu'elle dit. Ça doit être répertorié sa maladie mentale. Je me demande si c'est pas ça le cubisme, il faudra que je regarde à la bibliothèque municipale. Mais quand même, elle connaît le mot amour, elle le prononce, elle en parle.

Quand elle parle d'amour c'est comme si elle avait dit des gros mots, après elle fait une grimace, elle a peur qu'on la punisse. Pourtant elle est pas bête, elle sait écrire, elle a été à l'école. C'est comme ça qu'on s'est connus, en s'écrivant, ensuite elle est venue me voir au parloir. Elle allait vachement bien au

début. Peut-être qu'elle sent qu'il va y avoir un pépin, je sais pas, j'espère que non. J'y crois pas à son amour de paumée parce que je crois à rien. J'ai toujours joué au con, exprès. Je ne pouvais d'ailleurs pas faire autrement sinon on ne m'aurait pas cru. Dans la vie l'important c'est d'être cru sinon vous êtes cuit. J'ai quarante-trois ans mais je les fais pas. Normal j'ai presque jamais travaillé donc je me suis presque jamais fatigué. J'ai volé, beaucoup, de toutes les façons possibles et imaginables. J'ai escroqué, rusé, embobiné, j'ai fait beaucoup de misères à autrui. Autrui est chez lui dans la jungle. Moi pas. La jungle ne m'a jamais aimé et je le lui ai toujours rendu au centuple. Je suis tombé là par hasard. C'est méchant le hasard, ça fait vachement de dégâts. Comment j'ai tenu dans ma mère morte, ça c'est un exploit dont j'aimerais me souvenir. Ils m'ont sorti par césarienne à huit mois parce que ça se dégradait les fonctions vitales de ma daronne. Ils pouvaient pas la tenir en vie plus longtemps. Elle était toxico pour des raisons que j'ignore. Mes grands-parents n'ont jamais su pourquoi elle était tombée dans la drogue,

ils supposaient que c'était après un voyage en Afrique avec des copines à elle. Elle y était restée trop longtemps d'après eux, elle aimait un Sénégalais mais c'était un souteneur, enfin elle était jeune, elle a rien vu venir. Qu'on me parle pas des souteneurs non plus. Quand elle est revenue en France c'était trop tard déjà, elle a été rapatriée sanitaire et elle n'est jamais retournée ni à la fac ni rien. Elle est morte à vingt-quatre ans. Mes pauvres grands-parents ils ont rien compris à tout ce malheur qui leur tombait dessus. Après ils m'ont élevé, ils étaient vieux, brisés. Ils ont été gentils avec moi mais le cœur n'y était plus. Ils sont morts quand j'avais douze ans. J'ai été placé dans une famille d'accueil, puis dans une famille d'écueil et comme ça d'écueil en naufrage j'ai tenté de m'accrocher aux autres mais c'était trop tard, j'aimais déjà plus autrui en aucune façon. J'ai fugué, j'ai volé, j'ai fait de la prison sans arrêt, c'est ma vie, ma putain de vie à la con mais c'est la mienne et ça s'échange pas une vie. Et puis personne en voudrait d'une vie de merde comme j'ai eu jusqu'à présent. Mais ça va

changer ça c'est sûr, ça va bouger. Je fais tout ce qu'il faut pour ça. J'ai déjà bien avancé mes coccinelles sur le damier.

Parce que je les peins mes coccinelles, en noir, en rouge, en blanc, avec des taches ou sans taches. Je fais des rouges à points noirs, des blanches à points rouges, des noires à points blancs. C'est les noires à points blancs qui se vendent le mieux, un paquet de clopes la coccinelle. Généralement les gens veulent un couple. Un jour même, quand j'étais plus jeune, quand j'avais pas besoin de lunettes, j'ai sculpté un combat d'éléphants sur un grain de riz. C'est un maton qui me l'a acheté. Quand je lui ai donné le grain de riz il a pas compris, je lui ai expliqué et il est parti avec. Il a regardé le grain de riz au microscope et il en est toujours pas revenu je pense.

– On croirait que c'est sculpté dans de l'ivoire.

Maintenant je peux plus faire des choses comme ça parce que j'ai la vue qui baisse donc je sculpte des coccinelles dans des noyaux de cerise. C'est vachement plus facile mais ça se vend moins bien que le

combat d'éléphants sur grain de riz. Les psys ils aiment pas ça une vue aussi puissante, ça les a toujours mis de traviole avec moi, même s'ils font semblant. Un jour, quand j'étais plus jeune et que je parlais un peu à tort et à travers j'ai dit à l'un d'entre eux qu'il avait des trous dans le nez et des petites bestioles bizarres dedans. Il ne les voyait pas lui. Il m'a saqué sur son rapport.



J'ai d'abord entendu sa mobylette. Elle vient d'entrer dans la caravane. Elle porte des sacs en plastique parce qu'elle vient de faire les courses. Elle a enlevé son casque à pointe. Faut voir la dégaine. Une cloche quoi, une vraie, avec un gros pif et tout ce qui va avec, gros bide, cul carré comme une machine à laver, cheveux merde de pigeon séchée, mollets de chez Michelin, avec des chaussettes s'il vous plaît. Une paire de lunettes vertes. Enfin pour quelqu'un qui serait pas blindé y aurait de quoi se suicider. On se trouvait en plein dans un film d'horreur et c'était moi le scénariste, moi qui avais loué la caravane sise sur un bout de terrain en pente vers Créteil, sur les bords de la Marne, quelque part au-delà de nulle part. Je l'avais louée à Dédé-

la-tumeur, un homo geignard alcoolique au dernier degré qui s'était réfugié dans un hachélème, chez un pote à lui, en attendant de la récupérer. Ils buvaient du 11 degrés, fumaient tous les deux et c'était toujours enfumé dans leur studio. Ils s'engueulaient tout le temps pour des conneries. Moi j'aime pas traîner chez eux. C'est des dépravés quoi, des types sans avenir, complètement à la ramasse pour de vrai, deux vieux Gaulois qui se cramponnent et dont l'un se barre de la caisse à cause de sa pipe. Il finira par cracher du sang parce qu'il tousse déjà comme un moteur qu'a des ratés. Au-dessus de chez eux c'est que des Arabes et des Noirs et ils peuvent pas se saquer d'un côté comme de l'autre.

C'est tout pourri où on loge nous, dans la caravane. L'environnement je veux dire. Là-haut vers la route je sais pas ce qu'ils jettent dans les caniveaux mais c'est toujours bouché, ça fait des grandes flaques qui puent. Les gens croient que la rue est une poubelle. Ils jettent même des bébés dans le vide-ordures il paraît. Et tout autour on pourrait pas voir la montagne s'il y en

avait une, si on était en Suisse. Tellement les immeubles sont hauts ça empêche le soleil de se lever pour nous, on le voit qu'à partir de deux ou trois heures de l'après-midi. Il n'y aurait que moi, je te ferais sauter tout ça avec encore les gens dedans parce qu'ils servent à rien tous ces gens-là. Ils se pourrissent les uns les autres. On est cernés par l'entassement. C'est mauvais l'entassement. Moi c'est ce que je dis toujours, les hommes c'est comme les pommes, si tu les entasses ils pourrissent. C'est plat sinon vers Paris. Y a pas un rade à dix kilomètres à la ronde. En face on a une saleté d'usine qui brûle des carcasses de bestiaux pour faire du Viandox. Faut pas traverser la Marne parce que ça pue la mort de l'autre côté de chez nous. Le Dédé il a résisté, il a jamais vendu son bout de terrain. Mais c'est parce qu'il a une association qui fait voter toujours pour le même maire. Un gros riche très connu qui fabrique des avions. Ça va finir tout ça, les liasses en liquide avant les élections, c'est dommage, il sera peut-être obligé de vendre, à cause de l'entassement, toujours lui. Où qu'on

tourne la tête on tombe dessus. Enfin pour nous, ça va pour le moment et je compte pas m'éterniser ici. Je dois tenir avec la grosse un certain temps, le temps que mes affaires s'arrangent. Le Dédé ça l'arrange bien de rester dans l'appartement et en même temps comme la caravane est occupée, les Roumains peuvent pas venir s'installer sur le terrain avec les tentes Quechua. Y en a de plus en plus des camps de tentes Quechua le long de l'autoroute qu'on entend au loin, qui fait comme un ronron de fond, même la nuit. Ils disent tous que ça va cramer à cause du prix de l'essence, ils font des graffs sur les stations-service avec des bombes, « Ça va cramer » etc., et ils continuent tous à payer en fermant leur gueule. Tous des retraités de la fonction publique que je peux pas voir en peinture et qui empêchent une révolution d'arriver en faisant barrage avec leur train de vie. Ils sont nombreux.

On a pris un chien aussi, pelé, maigre, avec une chaîne de cinq mètres. On l'a appelé Socrate, comme le RER qu'on prend pour aller voir ses parents à elle de l'autre

côté d'ailleurs. Moi ça va avec les bêtes, surtout les chiens, c'est gentil les chiens tant que c'est pas enragé.

– T'as vu ce temps pourri qu'y fait dehors?

Je vous raconte pas la voix qui va avec parce qu'on peut pas décrire des choses comme ça, même à des sourds. Elle a posé ses sacs et m'a demandé de lui rouler une clope parce qu'elle sait pas le faire. J'ai obtempéré, j'ai encore besoin d'elle. J'ai posé mon couteau parce que j'étais en train de sculpter une coccinelle dans un noyau de cerise, comme je fais toujours. Aujourd'hui ça va encore, elle est revenue toute seule du centre-ville, mais parfois elle se perd et c'est les flics qui la ramènent. Elle a l'adresse dans la poche, avec ses papiers. Des fois aussi elle se souvient plus de son nom, ni du mien, ni de rien, elle reste comme ça, hébétée, le visage amorphe, sans rien dire, deux jours, trois jours. Je pose son assiette devant elle, je lui mets la fourchette dans la main, comme à un bébé. C'est pas marrant du tout. Et tout d'un coup elle redevient normale, excitée et tout, me mettant ses fesses sous le nez en

tortillant du derrière et en rigolant, en chantant « Travadja la moukère... ». Une cinglée quoi, bien atteinte. J'ai lu les ordonnances parce qu'elle prend des médocs en vrac. *Syndrome psycho-organique chronique*, c'est ce qui est écrit.

Au début, quand elle venait me voir au parloir, je savais pas tout ça. Ça n'aurait rien changé, je me serais mis avec quand même parce que j'avais mon plan déjà bien organisé, bien préparé. Elle serait mon alibi, ma sécurité sociale. Moi aussi aujourd'hui je suis pas beau à voir, déjà que naturellement hein... mais là très aggravé, un vieux jeans qui me pendouille sur les fesses, une chemise qui a dû être américaine, à rayures bleues et rouges et vertes aussi en cherchant bien dans la crasse. Pas rasé depuis une semaine, une bouteille de rouge à moitié vide sur la petite table en formica, du tabac en vrac, une vieille télé des années soixante sur le cosy, un camembert qui coule pour l'odeur, c'est important les odeurs. Je baigne dans ce jus-là depuis

maintenant plus d'un an. Quand on peut pas faire l'aigle on fait le limaçon. On peut monter haut en rampant, faut pas croire. La nature est bien faite pour ça, faut pas avoir d'orgueil et c'est tout, pas de fierté, savoir bien jouer le blaireau. J'en connais qui se prennent pour des cadors. Tant pis pour eux quand ils pleureront leur mère. C'est pas moi qui viendrai les consoler.



Un an avant j'étais en taule, à Fresnes, dans une cellule de trois. J'étais tombé pour un vol avec ruse en même temps qu'un jeune Roumain. On s'était fait choper en flag dans un parking de supermarché. J'avais pris dix-huit mois ferme confirmés en appel. Le jeune Roumain avait été expulsé. J'étais resté à Fresnes pour purger ma peine. Je tenais pas à pleurer pour un aménagement. Les psys tout ça, le parcours de *désistance*, ils pouvaient se le carrer où je pense. Même avec les musulmans je gardais ma réserve. J'en connais un paquet qui se convertissent à l'islam pour avoir la paix alors qu'ils en ont strictement rien à faire, c'est la mode pour pas être emmerdé. Mais moi non, je les respecte, ils le savent mais je peux pas me mettre à genoux sur un

tapis miteux parce que je suis parano, j'ai l'impression que n'importe qui peut arriver par-derrière et me sodomiser. On était deux en cellule, moi et un autre Gaulois, un vieux tombé pour vol de vélos avec qui je suis devenu vraiment copain depuis. Il allait se convertir pour être peinarde mais j'ai réussi à le dissuader. À la direction de la prison ils essayaient de ne pas nous mélanger avec les musulmans qui déballaient leur tapis à prière cinq fois par jour.

Et puis un jour, huit mois avant ma fin de peine, ils nous ont amené un troisième type. Quand je l'ai vu je l'ai reconnu immédiatement. Medhi Cherif, du lourd. Un cadavre du grand banditisme qui venait de se taper douze ans de centrale et qui repassait par Fresnes pour des histoires en correctionnelle peu avant sa sortie définitive dans deux ans. J'étais rien moi pour Medhi. Une merde, un petit escroc de rien du tout, en plus j'étais vieux. Il a voulu la couchette du dessus, j'ai rien dit, je lui ai laissé. Respect comme on dit en taule. L'autre codétenu aussi c'était un petit, un minable, encore pire que moi. On devrait pas enfermer des

types comme ça avec les grands fauves du banditisme. On ramasse des sacrés coups de griffe parce qu'ils sont nerveux, au taquet et aussi ils trouvent qu'on pue.

– Waouh Medhi, j'suis vachement content d'être en cellule avec toi, je lui ai dit avec des étoiles dans les yeux, je t'ai reconnu tout de suite.

Il a rien répondu. Il portait un énorme paquetage. Il a installé ses affaires dans la cellule. Il avait plein de trucs à bouffer. Il a rempli les trois placards, il a installé son matériel de toilette au-dessus du lavabo. Il avait des clopes aussi, deux cartouches. Nous on avait rien avec le vieux père qui maquillait des mobylettes volées, on crachait quoi. Il nous a donné à chacun un paquet. La télé était éteinte. Il a voulu l'allumer mais on lui a dit qu'on avait pas de quoi payer l'abonnement. Il a rien dit mais il était emmerdé, ça se voyait. En fait il allait rater un match à cause de nous. Il a tapé à la porte. Un maton est venu. Il a demandé à voir le service d'abonnement. Une heure après ils sont venus le chercher et le soir même on avait la télé. Quand il a

fallu laver les plateaux j'ai dit « Laisse Medhi, laisse, moi et le vieux on va s'en occuper ». Il a rien dit, il s'est allongé sur son lit et il a regardé le match. On lui devait bien ça de lui foutre la paix avec la vaisselle. Il était grand, vachement baraqué mais mince, une belle gueule de voyou très mat de peau, un fauve quoi, un félin des cours de promenade.

En promenade il ne tournait pas avec nous. Il tournait avec des gros voyous, des mecs comme lui, des braqueurs de fourgons et personne ne le traitait de koufar ou je ne sais quoi avec les musulmans. Il était respecté et les barbus se tenaient à l'écart, même les types en blanc, les salafistes, ils rigolaient avec lui quand ils se faisaient la bise. Moi je restais dans un coin avec le vieux et comme on était en cellule avec Medhi personne ne nous emmerdait.

Des fois dans la cellule on lui demandait de nous raconter un peu comment il se débrouillait pour les braquages tout ça. Moi je l'écoutais sans rien dire, je sculptais des coccinelles dans des noyaux de cerise, j'en donnais à tout le monde, j'étais bien

réputé pour ça. Même les musulmans ils aiment bien les coccinelles, j'arrivais à les faire sourire ce qui est pas évident. Il parlait pas beaucoup Medhi lui non plus mais on savait bien que les flics avaient jamais mis la main sur le gros magot qu'il avait accumulé avec ses complices. Moi le premier parce que je lisais tous les journaux à propos des magots, je pouvais citer tous les faits divers à propos des braquages. C'est intéressant le braquage. Moi le problème c'est que j'ai toujours été un solitaire, un petit comme ils disent, enfin ce qu'ils croient. C'est vrai je suis jamais monté au braco mais j'ai fait des choses que peut-être eux tous ils feraient pas naturellement comme moi. Des trucs à pas se vanter quoi.

Un jour il m'a demandé pourquoi j'étais tombé, comme ça, pour parler, pour passer le temps. Je lui ai sorti l'article du journal : *Le gang des valves enfin arrêté. Cent quatre-vingts victimes en huit mois.*

– C'est moi, je lui ai dit, c'est moi qui ai trouvé l'astuce.

Il a lu l'article et il me l'a rendu.

– J’y comprends rien, il a dit, vous piquez les bouchons de chambre à air sur les roues des voitures?

– C’est ce con de journaliste, c’est mal écrit son truc, non, c’était une ruse.

Alors je lui ai expliqué en détail. J’avais bien préparé mon coup. Depuis tout gamin je faisais que ça, préparer des ruses. Pour celle-là il fallait tout d’abord repérer un homme seul qui venait faire ses courses dans le parking souterrain d’un supermarché. Une belle bagnole, un 4 × 4, un truc comme ça, quelqu’un de très bien habillé avec une sacoche à la main. Après on attendait que l’homme revienne avec ses courses, qu’il débloque les portières et s’installe au volant. C’est là que tout se jouait. Le jeune Roumain se faisait repérer exprès près de la roue arrière gauche. Le type le voyait dans son rétroviseur trafiquer quelque chose de pas clair sur la roue alors il descendait et s’approchait. Le jeune Roumain tenait dans sa main le petit bouchon vert de la valve.

– Donnez à moi petit bouchon, moi besoin petit bouchon pour roue ma voiture.

Le type en revenait pas. Un putain de Roumain était en train de lui piquer son bouchon de valve! Il montait au filet.

– Ça va pas ou quoi! Tu me remets le bouchon sur la valve!

Mon complice insistait lourdement en gardant le bouchon dans la main.

– Donnez petit bouchon pour ma voiture, moi besoin petit bouchon chambre à air.

Le type s'énervait, ça durait un certain temps et moi pendant qu'il était occupé j'ouvrais la portière avant droite sans faire de bruit et je m'emparais de la sacoche que le type en général avait laissée sur la banquette du passager. Mon petit Roumain continuait le manège et à la fin il lui rendait son bouchon de valve en gueulant.

– Mauvais Français, pas bon les Français avec bouchon de valve!

Le type l'envoyait se faire foutre, revisait son putain de bouchon de valve et remontait dans sa caisse. Quand il se rendait compte que sa sacoche avait disparu il était trop tard, on était déjà loin.

Avec ma petite ruse on a dormi tous les soirs dans de bons hôtels, on a fait la fête souvent, je me suis acheté une voiture. Enfin ça tournait bien et puis finalement un jour, un samedi on est tombés sur un flic, c'était un piège, on était repérés depuis une semaine à cause des caméras de surveillance, ils nous ont tendu une souricière et gaulés en flag.

Medhi il se marrait du coup. Il y aurait jamais pensé à un coup comme ça. Eux c'était les armes, la violence, les fourgons, des attaques à dix voyous avec des gilets pare-balles.

– Arrête, arrête, il disait, je vais pisser dans mon froc!

Il riait et je recommençais parce que c'était sympa quand il riait, j'imitais le Roumain « Toi donner petit bouchon pour roue ma voiture... ».

On est devenu assez potes du coup.



## 6

Medhi il cantinait pour nous trois. Il était gavé d'oseille. Il recevait des mandats pires qu'un ministre aux VIP. Sa femme venait au parloir trois fois par semaine. Il nous montrait des photos. Elle était très belle, une Maghrébine qu'il avait connue tout gamin dans son quartier et depuis ils ne s'étaient jamais quittés. Ils s'aimaient, bêtement. Elle avait tenu douze ans sans le tromper. C'est ce qu'il disait. Pour moi ça n'existe pas une femme comme ça. Quand il était en centrale elle avait acheté un appartement dans la ville d'à côté. Elle travaillait pas, elle tapinait pas. Elle vivait sur le magot, de ça j'étais absolument certain. Vous en connaissez vous des gens qui bossent pas, qui tapinent pas et qui peuvent s'acheter cash un cent neuf mètres carrés dans

une grande ville en envoyant en plus des mandats toutes les semaines avec des savonnets de shit tous les mois dans la poche d'un maton?

Sacré Medhi va! Moi je fumais pas le shit, le vieux non plus. Ça puait dans la cellule mais on s'y était faits. J'ai passé dix mois comme ça avec lui. J'ai appris plein de choses avec Medhi. Des fois on l'énervait sans faire exprès avec nos questions, alors il nous balançait un coup de pied pour qu'on reste sur la couchette. On lui cassait les couilles quoi avec notre admiration un peu conne.

– Arrête! Arrête! je lui disais parce qu'il me faisait mal quand même avec ses coups de pied comme si j'étais un vieux chien ou un sac de sable dans un gymnase.

Après on se taisait pendant un bon moment. Le vieux il aimait pas non plus quand il le tapait. Mais on pouvait pas trop se rebiffer. Moi j'avais pas du tout envie de le tuer, mais alors pas du tout. Déjà qu'on était en cellule. Je serais tombé pour meurtre. Oh j'y pensais bien des fois, c'est pas trop dur de tuer quelqu'un pour moi,

même un pote. Mais là, les conséquences... On m'aurait vite fait retrouvé pendu dans une autre cellule parce qu'il avait plein d'amis dans toutes les prisons, dans la France tout entière. Ces voyous-là c'est malin comme des singes, ça tourne avec des grosses voitures et ça vous retrouve n'importe où un jour ou l'autre avec les téléphones satellitaires, les réseaux avec les Russes et tout ça, des mecs qui vous crament au lance-flammes depuis un hélicoptère.

– T'as fait de la boxe? je lui demandais, histoire de pas faire voir qu'il me faisait mal.

– Ouais, en centrale, du karaté aussi, on avait un prof, une bête...

Et vlan il nous envoyait un atémi dans les côtes pour nous montrer. Il se retenait mais quand même on morflait un peu, on faisait la grimace. Il faisait ses abdos tous les matins, des pompes aussi. Nous à côté on se sentait un peu minables. J'avais essayé pour lui faire plaisir. J'en faisais cinq et après j'avais une barre sur le ventre, je pouvais plus respirer. Il a laissé tomber, un peu dégoûté.

L'après-midi, juste après la promenade, il écrivait. Il écrivait à sa femme, tous les jours. Et elle lui répondait tous les jours aussi. Le vieux il recevait jamais de courrier mais il avait parloir le samedi avec sa fille. Moi rien. Personne.

– Qu'est-ce que tu vas faire en sortant? me demandait Medhi en tirant sur son cône, les yeux ailleurs, la tête dans les nuages, là-haut sur ma couchette.

– Je sais pas. Je vais arrêter les conneries je crois, j'ai plus l'âge. J'ai un pote qui a une caravane près de Créteil, je pense que je vais m'installer là-bas et voir venir...

– Voir venir quoi? La mort?

On voyait bien qu'il en avait rien à branler de nos vies. Il avait rien contre les petits voleurs mais il était quand même d'un autre cercle. Elle était bête sa femme au fond, et lui aussi avec ses joggings à deux mille euros. En fait ils étaient pas sympas même si Medhi partageait sa cantine, ça suffit pas comme argument je trouve de partager sa boîte de Nescafé avec deux cloches comme moi et le vieux. C'est pas que j'ai une dent contre les riches, je

m'en fous des riches, mais dans une cellule de trois je trouve que c'est pas assez de donner du lait concentré quand on a des millions planqués quelque part. Voilà toute la vérité telle que je la vois depuis. Je lui en ai jamais parlé à Medhi, je l'ai laissé faire comme il voulait et même, quand je le voyais prêt à sortir en promenade avec ses mocassins pas cirés, je lui passais un coup de brosse parce qu'il avait aussi cantiné un kit de cirage dont il savait pas se servir comme il faut. Moi je suis devenu une peinture en cirage de pompes, j'astique comme personne. Je pourrais très bien me faire payer autrement qu'en ballots de clopes comme il fait de temps en temps.

– Tiens, attrape ça, qu'il dit parfois en balançant un paquet quand il reçoit une cartouche.

– Ben ça Medhi j'ai jamais connu quelqu'un comme toi pour les clopes en cellule. Hein l'vieux, on a quand même de la chance non ?

Avant, en taule, quand j'avais encore des bons yeux je sculptais sur les grains de riz et les matons me les achetaient. Y en a même

qui m'ont demandé de faire des paires de sabots dans les noyaux pour la fête des mères. J'ai refusé, y a des limites à la décadence. Le vieux il était vachement admiratif de Medhi, ça le dépassait de très loin. Il lui faisait répéter son évason, comment le briquet avait pas marché pour allumer le Semtex et comment il en avait sorti un deuxième tout en continuant à braquer les matons. Ça c'est des guerriers, c'est vrai, des types exceptionnels. Moi je trouve dommage qu'ils bossent pas pour les restos du cœur ou des trucs comme ça. À leur niveau ils pourraient sauver la société. Ils y pensent pas. Lui c'est les grosses voitures comme les footballeurs, les villas sur la Côte d'Azur et les fringues. Faut voir les joggings qu'elle lui envoie Karima, et les chaussures, des trucs à mille deux mille euros. Mais jamais une carte postale à Noël ni un colis pour nous, tout pour leurs petites gueules. Un couple d'égoïstes avec plein de fric planqué quelque part. C'est dur à admettre pourtant c'est la vérité : on avait que des miettes qu'il nous jetait comme aux pigeons.